

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1924-1925. — N° 32.

L'Epilepsie dans l'œuvre de Dostoïevsky

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 1^{er} Décembre 1924

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Jean FIGUIÈRE

né à Rouen (Seine-Inférieure), le 10 mars 1899.



VALENCE

Imprimerie CHARPIN & REYNE

13, Boulevard Bancel, 13

Téléphone 0-27

1924

L'Epilepsie dans l'œuvre de Dostoïevsky



Digitized by the Internet Archive
in 2026

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1924-1925. — N° 32.

L'Epilepsie dans l'œuvre de Dostoïevsky

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 1^{er} Décembre 1924

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Jean FIGUIÈRE

né à Rouen (Seine-Inférieure), le 10 mars 1899.



VALENCE

Imprimerie CHARPIN & REYNE

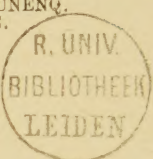
13, Boulevard Bancel, 13

Téléphone 0-27

1924

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Doyon honoraire..... M. H. HUGOUNENQ.
 Doyen..... M. J. LEPINE.
 Assesseur..... M. ROQUE.



Professeurs honoraires

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, BEAUVISAGE,
 TESTUT, FLORENCE A., TEISSIER.

Professeurs

Cliniques médicales.....	MM. BARD.
Cliniques chirurgicales.....	ROQUE.
Clinique obstétricale et Accouchements.....	TIXIER.
Clinique ophtalmologique.....	BERARD.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	COMMANDEUR.
Clinique neurologique et psychiatrique.....	ROLLET.
Clinique des maladies des enfants.....	NICOLAS.
Clinique des maladies des femmes.....	LEPINE J.
Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....	WEILL.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	VILLARD.
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie.....	LANNOIS.
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie.....	ROCHET.
Chimie biologique et médicale.....	NOVE-JOSSERAND.
Chimie organique et Toxicologie.....	CLUZET.
Matière médicale et Botanique.....	HUGOUNENQ.
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.....	MOREL.
Anatomie.....	BRETIN.
Histologie.....	GUART.
Physiologie.....	LATARET.
Pathologie interne.....	POLICARD.
Pathologie et Thérapeutiques générales.....	DOYON.
Anatomie pathologique.....	COLLET.
Chirurgie opératoire.....	MOURIQUAND.
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie.....	PAVIOT.
Médecine légale.....	X.
Hygiène.....	ARLOING F.
Thérapeutique, hydrologie et climatologie.....	Etienne MARTIN.
Pharmacologie.....	COURMONT P.
	PIC.
	X.

Professeurs titulaires sans chaire

Chargé d'un cours de Pathologie externe.....	MM. VALLAS.
— — Propédeutique de gynécologie.....	CONDAMIN.
— — Chimie minérale.....	BARRAL.
— — Urologie.....	GAYET.

Chargés de cours complémentaires

Anatomie topographique.....	MM. PATEL.
Orthopédie.....	LAROYENNE.
Puériculture et hygiène de la première enfance.....	CHATIN.
Stomatologie.....	TELLIER.

Agrégés

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER.	COTTE.	CORDIER V.	MAZEL.
THEVENOT Léon.	DUROUX.	ROUBIER.	SANTY.
GARIN.	TRILLAT.	FAVRE.	DUNET.
SAVY.	SARVONAT.	BONNET.	CHALIER André.
FROMENT.	FLORENCE G.	REENTER.	CHALIER Joseph.
THEVENOT Lucien.	ROCHAIX.	LEULIER.	NOEL.
PLRY.			CORDIER Pierre.

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. Etienne MARTIN, Président ; SAVY, Assesseur
 MM. MAZEL et CHALIER J., agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

FAIBLE TÉMOIGNAGE D'AMOUR ET
DE RECONNAISSANCE, CE PREMIER
TRAVAIL EST DÉDIÉ
A MES PARENTS.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR ETIENNE MARTIN.

Il nous a inspiré le sujet de
cette thèse. Nous tenons ici à le
remercier et à lui témoigner
notre vive reconnaissance.

Avant-Propos

Une avenue, que des marronniers fleurissent, conduit à la chapelle. De chaque côté, à demi cachées dans la verdure, quelques maisons claires. C'est l'Asile de Bron, dont je conserverai, contrairement à ses pensionnaires, un excellent souvenir.

Sans doute, lorsqu'on franchit la seconde enceinte, l'aspect devient plus sévère, et le cliquetis des lourds trousseaux de clefs n'est pas pour réjouir le cœur d'un honnête homme. Mais l'accueil amical que reçoivent les étudiants leur cause une agréable surprise. Ils ont vite l'impression d'être chez eux...

Une étude nouvelle les attend. Certains n'y ont pas grand goût ; d'autres s'y intéressent vivement. Je suis de ces derniers, et le stage de psychiâtrie qui termina mes études médicales fut la réalisation d'un désir plus que l'accomplissement d'un devoir.

Une ancienne curiosité m'a toujours poussé vers l'étude des maladies mentales, et c'est un peu à cette tendance que je dois d'avoir choisi le travail que voici.

Ayant lu l'Homme Traqué, je vis un jour que Francis

Carco avait emprunté la manière de Dostoïevsky sans égaler sa maîtrise. Peu après, les pages du Roman Russe, consacrées au même auteur, me donnèrent l'envie d'ouvrir les « Souvenirs de la Maison des Morts ».

L'originalité puissante du livre m'invita à faire plus ample connaissance avec le romancier ; et lorsque le moment fut venu pour moi de penser à la thèse de doctorat, Monsieur le professeur Etienne Martin, qui ne se contente pas de faire à la Faculté de Médecine de Lyon un cours justement apprécié, mais qui s'intéresse en outre aux branches les plus diverses de l'art médical, me proposa le choix d'un certain nombre de sujets. L'un d'eux retint mon attention : c'était l'étude de l'épilepsie dans l'œuvre de Dostoïevsky.

J'eus quelques jours d'hésitation... L'envie ne me manquait pas d'entamer un travail qui répondait d'une part à mon désir de pénétrer plus avant dans l'intimité du romancier le plus étrange de la Russie Moderne, d'autre part d'examiner l'état mental de quelques-unes de ses créations qu'une vie intense fait sortir de la fiction et dont l'exactitude pathologique « est digne des cliniques de Charcot ».

Mais une juste méfiance de mes capacités pour mener à bien pareille étude me retenait. C'était d'abord la connaissance minime d'une œuvre importante, puis des données de psychologie et de psychiatrie assez incertaines, enfin l'appréhension d'exposer dans une langue peu correcte ce qui réclamait, sinon de l'élégance, au moins de la clarté.

J'ai passé outre à ces objections de la sagesse, en pensant que le sujet était en somme bien délimité, que j'avais

devant moi assez de temps pour me familiariser avec les quelque vingt volumes qu'il était nécessaire de connaître, enfin qu'une longue pratique de l'argot le plus impur ne pouvait vous faire perdre à tout jamais le souvenir d'un langage plus relevé !

Jean Moréas, n'a-t-il pas écrit une tragédie des plus classiques après des pages qui font frémir d'horreur les grammairiens ? Je ne suis pas Moréas... mais je n'avais pas à refaire Iphigénie !

Je me suis donc mis à l'ouvrage. D'aimables camarades me furent des traducteurs précieux, les études critiques sur Dostoïevsky sont nombreuses à l'heure actuelle, quelques mois passés à l'Asile de Bron me familiarisèrent avec les psychoses, enfin M. le professeur Etienne Martin me donna fort aimablement d'utiles conseils, dont je ne saurais trop le remercier.

Est-il nécessaire de justifier cette incursion dans le domaine de la littérature ? La chose a été faite à plusieurs reprises. Le docteur Toulouse (1) en particulier a tiré d'arguments sans réplique cette conclusion qu'il appartient au médecin d'étudier la pathologie des écrivains comme celle des autres mortels, et le Docteur Biessy, en tête d'un travail récent, a résumé les raisons qui justifient ce genre d'études.

La forme particulière d'une affection n'appartient-elle pas à l'examen médical, quel que soit le malade ? Le bon sens répond, et l'étude qui suit n'est que le développement

(1) Dr E. Toulouse : Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névrose. Introduction générale, Emile Zola.

d'une observation dont le plan habituel a toutefois subi quelques modifications.

Il était nécessaire de rappeler tout d'abord les caractères de la maladie de Dostoïevsky et de dire un mot de sa vie, point de comparaison dans la suite. Les épileptiques, mis en scène dans son œuvre, sont ensuite étudiés et comparés entre eux et avec l'auteur. Un dernier chapitre est enfin consacré à l'étude de l'œuvre en général, en cherchant l'influence que l'épilepsie a exercée dans son orientation et dans son exécution.

Pour être complet, cet exposé aurait demandé que les rapports de l'épilepsie et du génie littéraire y fussent discutés. Cette question serait à elle seule suffisante pour faire l'objet d'un important travail. P. G. Loygue, dans la thèse inaugurale (1), y a consacré un chapitre. Je n'ai pas pensé devoir aborder un sujet aussi général, me contentant de noter les rapports entre la maladie de l'auteur et les qualités littéraires de sa production.

Si la question est reprise par plus qualifié que moi, mon seul désir est que ces quelques pages, d'où j'ai voulu éliminer l'incertain, puissent lui faciliter sa tâche.

(1) Etude médico-psychologique sur Dostoïevsky. Th. Lyon, 1912.

Introduction

L'important, c'est la vie, la vie seule. Qu'est-ce qu'une trouvaille quelconque auprès de la découverte incessante, éternelle de la vie ?

DOSTOÏEVESKY.

Chaque année voit éclore en France un millier de romans. C'est la preuve qu'une forme littéraire, d'une souplesse extrême, a conquis la pensée du grand nombre. On comprend d'ailleurs facilement que tous les goûts trouvent à se satisfaire lorsqu'on voit des œuvres comme *Ariel* ou *la Vie de Shelley*, d'André Maurois et le *Gigantesque*, d'Adrien Le Corbeau, porter cette même étiquette, en passant par les anticipations de Wells et toutes les formes imaginables de psychologie, d'observation et de fantaisie.

Mais dans cette diversité, un genre a conquis une large place. C'est celui que Paul Bourget nomme volontiers la *chronique*. Cette chronique n'est pas à proprement parler le roman psychologique ou psychanalytique dans lequel l'action est purement supprimée ou passe à l'arrière plan, ce n'est pas non plus l'étude de mœurs simple et brutale, ni le roman d'imagination qui laisse le lecteur libre d'interpréter à sa guise d'in vraisemblables péri-

péties, c'est, si l'on veut, le développement naturel d'une action dont nous pourrions être les acteurs. L'invention littéraire, l'étude des mœurs, l'analyse des caractères formeront un tout équilibré et le roman ainsi conçu apparaîtra comme de la vie rendue et expliquée.

De telles œuvres, fréquentes chez nous, forment la totalité de l'école naturelle russe.

Qu'il s'agisse de Gogol, observateur minutieux, qui nous fait vivre avec ses personnages, de Gontcharoff, peintre de la société sous le règne de Nicolas I^{er} et d'Alexandre II, de Tourgueneff, en qui vivait un monde et dont Renan a dit : « Aucun homme ne fut à ce point l'incarnation d'une race entière », qu'il s'agisse de Tolstoï, esprit exalté et mystique, mais qui possède le souci de l'observation fidèle, chez tous, on retrouve une application passionnée dans la recherche du document humain.

Dostoïevsky appartient à cette école. Il n'y a pas lieu d'envisager ici son œuvre au point de vue littéraire. D'autres ont accompli cette tâche mieux que nous ne saurions le faire. Mais avant cet essai, dont ses romans forment la substance fondamentale, il paraît utile de justifier ce qui peu paraître de prime abord une plaisanterie d'un goût douteux : l'étude d'une névrose chez des êtres de fiction. Celle-ci ne forme d'ailleurs qu'une partie de notre dessein. Ce que nous voulons montrer, c'est, d'une part, l'exactitude de l'observation médicale du littérateur ; d'autre part, saisir l'influence générale de la maladie sur l'œuvre entière.

On est en droit d'exiger d'une thèse médicale un ensemble objectif, un fonds documentaire. Cette basse indis-

pensable est fournie dans les travaux habituels par une quantité d'observations splendidement démonstratives.

Cette ressource nous manque.

Quel sera donc notre point de départ ?

C'est ce fait indiscutable qu'à travers l'œuvre se retrouve à chaque instant l'homme, même lorsqu'il tend à s'effacer ; et cela, dans le cas particulier, a d'autant plus de valeur que Dostoïevsky n'est pas impersonnel, bien au contraire.

Par ce côté, il s'écarte notablement d'écrivains qui possèdent certains points communs avec lui : Flaubert et Maupassant. Ceux-ci recherchent l'objectivité dans l'art ; Dostoïevsky reste « invisible et présent » et l'on se rend bien compte en lisant ses romans « qu'une œuvre d'art n'est qu'une chose vue à travers un tempérament ». Comme il s'est peint à plusieurs reprises dans ses ouvrages, la base que nous nous donnons est encore plus solide.

Ce fut un jeu pour les critiques de rapprocher certaines œuvres d'épisodes vécus par le romancier, de superposer le caractère de plusieurs de ses héros au sien.

Les *Inédits*, récemment publiés ont apporté à la question une clarté nouvelle. Le journal de Madame A. G. Dostoïevsky insiste longuement sur le caractère autobiographique de certains romans et sur les incidents de la vie de son mari que l'on y trouve rapportés souvent à plusieurs reprises.

Sa fille Aimée, dans un livre publié en Allemagne, souligne des concordances que nous résumerons rapidement.

Ivan Karamozoff correspond à Dostoïevsky vers sa vingt-cinquième année.

« *L'Eternel mari* » fait revivre en partie la première union de l'auteur avec la veuve du capitaine Issaïew.

L'aventure qu'il eut avec l'étudiante Pauline N... fait le sujet du « *Joueur* ».

La sœur de Sophie Kowalewsky, qu'une amitié durable unissait à lui, se trouve dans les Karamazoff sous les traits de Catherine.

Enfin n'est-ce pas l'âme de sa jeunesse que celle de Dolgourouki (*l'Adolescent*).

A cela, il faut ajouter les « *Souvenirs de la Maison des Morts* » et le « *Journal d'un écrivain* », dans lesquels le voile transparent de la fiction n'est même plus tiré sur sa vie, et *l'Idiot*, qui mérite d'être étudié séparément.

Ainsi l'auteur n'a pas revêtu l'habit d'un de ses héros, mais il s'est dispersé dans ses créations en traits épars, distribuant son âme et sa vie.

Un autre caractère de son œuvre est d'être consacrée aux humbles et aux malades. S'il les a si bien étudiés c'est parce qu'il se sentait près d'eux par le milieu, par la maladie, par le malheur. Tandis que la majorité des romanciers appartient à l'aristocratie des propriétaires, lui ne sort que des rangs infimes du Tchîn. Sa santé s'est peu à peu détraquée. La question d'argent, les dettes ont empoisonné sa vie. Il se sut et se dit « un prolétaire de la littérature ».

Son père, modeste médecin dans un hôpital militaire, était avare, morose, très emporté. Alcoolique, il légua cette tare à deux des frères du romancier. Sa mère, probablement tuberculeuse, mourut alors qu'il avait sept ans.

Ses années d'enfance se passèrent sans joie, sous une

direction sévère. De constitution faible, il fut sujet à des crises nerveuses, à des frayeurs intenses.

Son adolescence se poursuit à l'Ecole du Génie de Saint-Pétersbourg qu'il prit bientôt en horreur. Le 9 août 1838 (il a seize ans), une lettre écrite à son père se termine ainsi : « J'ai un projet : je vais devenir fou, ...c'est la meilleure issue à ma situation ». Peu après il écrit encore : « la vie est repoussante ». Déjà, il manque d'argent et dans sa correspondance, jusqu'à la fin de sa vie, on retrouvera ce leit-motiv. Il ne pourra subvenir aux besoins de sa famille qu'avec l'aide des avances des éditeurs (qui s'enrichissent grâce à lui). Ce n'est que peu avant sa mort que par l'administration prudente de sa seconde femme il pourra jouir de quelque tranquillité.

En 1842, il sort de l'Ecole, sous-lieutenant. Deux ans après il abandonne la carrière d'ingénieur. Lié avec Bielinsky, dont il partage les idées politiques et littéraires, il commence à écrire. En 1846, c'est le succès des *Pauvres Gens*.

On sait peu de chose sur la formation littéraire du romancier. Certains lui ont prêté une grande culture. Assurément il a beaucoup lu, des genres les plus divers. Un grand nombre d'auteurs français et anglais lui étaient familiers ; cependant il doit moins à l'influence étrangère qu'à son génie et « à l'ensemble de l'état d'esprit et des mœurs environnantes » qui, pour Taine, détermine l'œuvre d'art.

C'est à cette époque qu'il fréquente ce monde d'étudiants douteux, de philosophes sans toit, de nihilistes avant la lettre, clientèle ordinaire des traktirs, qu'il a

fait sien « comme Rembrandt s'est emparé de la canaille et de la juiverie des ghettos d'Amsterdam ».

Est-ce dans cette période étrange de sa vie qu'il faut placer certaines « expériences » que rappellent des pages, quelques peu sadiques, de son œuvre ? (Cf. *la Confession de Stavroguine*).

Mademoiselle A. Dostoïevsky prétend que ce n'est qu'au retour du Caucase, vers la quarantaine, que se place la crise sensuelle, le démon de midi. Toujours est-il que cette fréquentation fut décisive.

Vivant avec les individus, dont il retrouvera les frères en Sibérie, il étudie « cette classe distincte d'êtres dont la horde se réunit dans nos grandes villes, qu'un air de famille dénonce comme compagnons destinés au crime ». Ce sont les habitants de cette zone neutre comprise entre le crime et la folie. Sur un des bords, on observe beaucoup de perversité et peu de folie, sur l'autre beaucoup plus de folie que de dégradation morale.

C'est alors que survient l'affaire de Petrachewsky.

Arrêté, d'ailleurs à tort, le romancier est enfermé pendant huit mois dans la forteresse Pierre et Paul.

Puis c'est la parade d'exécution sur la place Semenov-sky qui l'a impressionné (on le serait à moins) pour le reste de sa vie. Il revient souvent sur l'état d'esprit qui fut le sien pendant les quelques minutes qui le séparaient de la mort, et la lettre qu'il écrivit à un de ses frères, dans laquelle il relate cet épisode, est reproduite à peu près exactement dans le récit fait par le prince Muichkine (*L'Idiot*) : « Il existe peut-être un homme à qui on a donné lecture d'une condamnation capitale, etc... Il se rappelait tout avec une netteté extraordinaire et il disait que rien

de ce qui s'était passé durant ces quelques minutes ne s'effacerait jamais de sa mémoire... ».

Au moment où les condamnés allaient être fusillés, on leur lut la grâce du Tzar qui leur conservait la vie, mais les expédiait au bagne.

En décembre 1849, il part pour la Sibérie. Les rigueurs de la captivité, du climat, l'éloignement des siens, l'impossibilité où il se trouve d'écrire, font de ces années les plus pénibles de sa vie. Il déclare dans une lettre : « Il est difficile de dire ce que j'ai souffert. Je considère ces quatre années comme une période pendant laquelle j'aurais été enterré vivant ! C'était une souffrance indicible, infinie, parce que chaque heure, chaque minute me pesait sur l'âme ».

C'est pendant ce séjour en Sibérie que Dostoïevsky aurait subi la première crise comitiale, mais nous savons sa mémoire infidèle et il s'est contredit plusieurs fois. Pourtant, les « Souvenirs » de Sophie Kowlewsky situent aussi à cette date le début de la maladie.

Après le bagne, il fait trois ans de service dans l'armée. En 1856, Alexandre II lui remet le reste de sa peine. Un an plus tard, il épouse Marie Dimitriévna.

La période féconde de sa vie commence. Jusqu'en 1881, date de sa mort, sa production est inégale, mais constante. Peut-être le silence forcé qu'il observa pendant dix ans lui fut-il salutaire, peut-être cette retraite de Pythagoricien a-t-elle mûri son génie.

Durant ses vingt-cinq dernières années, l'épilepsie le secoue durement. Habituellement, il subit une vingtaine de crises par an. Dans les mauvais moments, deux par semaine, tandis qu'au cours de ses voyages à l'étranger

elles s'espacent, il se fortifie dans des rémissions de quatre mois. Ces bons effets du changement doivent, en partie, justifier son humeur voyageuse.

Mais la pauvreté cède moins facilement, et cette continuité de la maladie et de la misère « qui se partagent cette vie comme deux chiennes éternelles », suivant la forte expression d'André Suarès, aurait pu atteindre profondément l'esprit du romancier, c'est l'évolution habituelle de l'épilepsie. On ne note pourtant pas chez Dostoïevsky d'aggravation sensible de l'atteinte intellectuelle et tout se passe comme si le mal s'attaquait à un adversaire trop résistant : il marque des points dans le combat sans arriver au knock-out !

Au contraire, la réaction se fait, toujours vigoureuse, et le critique serait bien embarrassé en face de quelques romans pour les ranger dans l'ordre de leur publication s'il ne pouvait tabler que sur leur valeur pour faire son choix. En parcourant les livres dans l'ordre chronologique, on n'a nullement l'impression d'assister à l'affaiblissement d'une intelligence.

Ce que nous étudierons, ce n'est donc pas l'évolution de la maladie transparaissant dans l'œuvre, mais les diverses influences qu'elle a exercée sur la conception, les idées directrices, comment les malades ont été dessinés et leurs réactions reproduites, quels points particuliers portent l'empreinte de la névrose.

Après avoir recherché les indices et réuni les résultats de cette analyse, nous verrons ce que l'épilepsie a pu ajouter à l'œuvre et en quoi elle a pu nuire à l'écrivain.

Un écueil nous attend : c'est, en subissant l'attraction d'une idée préconçue, de trouver l'épilepsie dans des

pages où elle n'est pas. Nous essaierons de nous garder de cette erreur en faisant un examen sévère avant de conclure à l'origine comitiale d'un trouble quelconque, et nous verrons qu'à certains moments le diagnostic différentiel n'est pas des plus faciles.

Nous serons parfois contraint d'avouer notre ignorance, incapables de tirer une conclusion certaine de l'enchaînement des faits. Mais nous saurons nous en consoler en pensant que, même dans les travaux qui offrent à l'esprit des bases de raisonnement plus solides que celles que nous possédons, on trouve des conclusions opposées sous des signatures d'égale autorité ! Le ton doctrinal ne nous convient pas et ne nous plaît guère. Ne vaut-il pas mieux rester sur la souple échelle des hypothèses, que de s'établir sur des affirmations trop hâtivement établies pour ne pas s'effondrer ?

Dans le riche et luxuriant domaine de la psychologie pathologique où nous nous sommes imprudemment aventurés, la vérité est moins qu'ailleurs évidente ; les voies qui en assureront l'exploration ne sont pas encore tracées, bien des régions sont parcourues au hasard de curiosités originales, et le promeneur ne s'y reconnaît pas. Mais chaque incursion est l'origine d'une conquête. L'obscurité se dissipe lentement, les coins impénétrables se font plus rares. Des méthodes nouvelles ouvrent chaque jour des routes plus faciles à parcourir.

Le chemin que nous avons suivi n'était ni des plus aisés, ni des plus difficiles. Nous avons voulu n'avancer qu'avec prudence, en nous rappelant que trop souvent la logique n'est que l'art d'errer avec sécurité.

PREMIÈRE PARTIE

L'épilepsie de Dostoïevsky.

L'épilepsie n'est pas comme l'hystérie capable de simuler toute autre affection, mais elle offre des formes assez différentes pour tromper un observateur non averti. Parfois, elle ne se manifeste que par des symptômes qu'on a de la difficulté à rattacher à leur véritable cause si l'on ne peut suivre assez longtemps le malade.

Quelle différence aux yeux du commun entre la crise caractérisée de tel individu et l'absence de courte durée par laquelle se manifeste l'état de tel autre. Quel rapport établir au point de vue de l'atteinte du psychisme entre César, Napoléon, Flaubert ou Dostoïevsky et quelques malheureux pensionnaires d'asile dont l'intelligence disloquée a fini par sombrer ?

Ceci explique pourquoi toute une série de manifestations morbides est longtemps resté indépendante de la névrose à laquelle on la rattache maintenant. L'inconnu se réduit avec le temps et le mal comitial a perdu aujour-

d'hui presque tout son mystère. Les caractères de la crise épileptique sont bien connus.

Le symptôme initial est l'aura, variable d'un individu à l'autre mais toujours identique chez le même sujet.

Les auras psychiques, les seules rapportées par Dostoïevsky) peuvent se séparer en :

sensorielles : elles consistent en hallucinations ou illusions diverses ;

émotionnelles : état mélancolique, ou exaltation psychique pouvant aller jusqu'à l'excitation maniaque ;

intellectuelles, ordinairement constituées par une représentation mentale rappelant le souvenir d'une personne ou d'un fait.

Hughlings Jackson a insisté sur une forme particulière d'aura intellectuelle, qui consiste en une réminiscence brusque et fugitive de quelque événement de l'existence, et qui s'accompagne d'un état de rêve pouvant précéder pendant longtemps les attaques convulsives.

Il existe parfois une représentation rapide et générale des événements de la vie passée analogue à ce qui se produit parfois chez les mourants.

Echewerria cite un épileptique imbécile qui, la veille de l'attaque montrait une lucidité remarquable et une intelligence qui s'évanouissait après le paroxysme.

Meredith Clymer a signalé les éclairs d'exaspération des fonctions intellectuelles précédant l'attaque.

De ces phénomènes il faut rapprocher l'exaltation momentanée des phénomènes affectifs. Nous verrons plus loin quelle aura était particulière à Dostoïevsky.

La suite de l'accès : cri, chute, convulsions toniques et cloniques est trop connue pour que nous insistions.

Après l'accès, le sujet est engourdi, hébété, plongé dans un *état crépusculaire* qui dure de quelques minutes à quelques heures. Parfois, on constate de la confusion ou du délire.

Mais lorsqu'on examine un épileptique, on ne se borne pas à enregistrer ses antécédents et à noter ses crises. On sait qu'avec les accès existent d'autres troubles utiles à mettre en lumière. Ce sont d'abord les équivalents :

Vertiges, lacunes dans l'unité de conscience, fugues, amnésies lacunaires ;

Ces mêmes obnubilations avec spasmes musculaires partiels et balbutiement de mots incohérents. — Courses, — les tics sont à rapprocher ;

Altérations de l'intelligence, accompagnées d'actes impulsifs, atomatiques, somnambuliformes.

Des peurs subites, des paroxysmes de sueur, des accès de somnolence.

Ces équivalents intellectuels peuvent se rencontrer chez des sujets qui dans l'intervalle jouissent d'un bon psychisme ou ne présentent que des manifestations minimales.

En dehors des équivalents, on note chez les épileptiques divers troubles du caractère :

Apathie habituelle avec réactions impulsives passagères, colères violentes ; humeur inégale, l'affectivité est mal réglée.

La conduite et les idées manquent de suite ; plus rarement on trouve une ténacité extrême.

Le trouble le plus constant est l'affaiblissement de la

mémoire ; le ralentissement des associations d'idées est aussi fréquent.

L'égoïsme domine, mais parfois on trouve des accès de bienveillance pendant lesquels l'épileptique se fait l'avocat ému des infortunes de ses compagnons.

Souvent se manifeste une religiosité morbide.

Quelle que soit la forme des impulsions instinctives, lorsqu'elles sont continues, elles s'accompagnent d'une anxiété pénible. Cet état cesse avec la décharge, souvent suivie d'une sensation de bien-être.

Des peurs morbides précèdent, ou suivent les accès.

Tous ces troubles aboutissent soit à la dégénérescence épileptique psychique étudiée par Samt, soit au suicide.

Les symptômes de dégénérescence sont constitués surtout par :

Une altération intellectuelle profonde : la fonction est parfois affaiblie jusqu'à l'idiotie ;

Des défaillances de la mémoire ;

Une irritabilité excessive ;

Des délires de persécution avec hallucinations terrifiantes, accès d'angoisse, actes impulsifs, ou au contraire le refuge dans la religion, en général conditionné par la conscience du triste état dans lequel se trouve le malade.

Inutile d'ajouter que l'on ne trouve que quelques symptômes réunis chez le même individu qui peut présenter tour à tour plusieurs formes différentes de la maladie.

Les documents que l'on possède sur la vie de Dos-toïevsky fournissent sur son caractère et sur ses crises des données importantes et précises.

Les crises. — Elles survenaient parfois à l'improviste.

D'autres fois, il en avait le pressentiment un jour ou deux d'avance. Il était alors en proie à un certain état d'anxiété. *L'aura* est bien caractéristique : elle consiste en une exaspération des fonctions intellectuelles qui semblent pourtant fonctionner à vide. Nous en possédons la description qu'il en fit à Strakhoff, que celui-ci rapporte dans ses souvenirs : « Ses crises étaient précédées d'une extase enthousiaste. Il ressentait une sensation d'euphorie, d'optimisme, une impulsion à se sacrifier. Pendant ces instants, il éprouvait une impression de bonheur qui n'existe pas dans l'état ordinaire et dont on ne peut se faire aucune idée. Pour quelques secondes de cette félicité, on peut donner deux années de sa vie, même sa vie entière ».

Ensuite c'était le cri, la chute, les convulsions.

Après quelques minutes, il reprenait connaissance dans un état crépusculaire dont il a laissé la description. Il déclarait que « la crise le brise moralement et physiquement » que « l'épilepsie lui fait perdre du temps et trouble sa disposition d'esprit ». — « Après chaque crise, je ne puis remettre mes idées d'aplomb avant quatre jours ». — « Ressentir et s'avouer clairement cet ébranlement des nerfs et du cerveau est une insupportable torture » (1). Il écrit encore ailleurs : « L'abattement où ils me plongent (les accès) est caractérisé par ceci : je me sens un grand coupable, il me semble qu'une faute inconnue, une action criminelle pèse sur ma conscience. »

Après ces troubles momentanés de l'intelligence, examinons les altérations plus durables.

(1) Correspondance. Lettres des 12 déc. 1853, 8 nov. 1865, 20 octobre 1867.

Le caractère. — Au cours de son adolescence, Dostoïevsky eut des idées de suicide, tout enfant il fut bouleversé par des peurs morbides (certains ont fait remonter jusque là l'origine de sa maladie...) Pendant longtemps il craignit la mort subite, laissant sur sa table, avant de se coucher, une lettre renfermant ses dernières volontés dans le cas où il ne se réveillerait pas. Cet état anxieux qui s'améliora dans la suite prouve sa constitution névropathique.

Les instincts n'ont pas subi chez lui de déviation sensible et nous croyons qu'il ne faut pas attacher une trop grande importance à certaines pages de la *Confession de Stravoguine* ou de *l'Eternel mari*.

L'affectivité fut plus touchée. Habituellement triste, sombre et pessimiste, Dostoïevsky eut de temps en temps des périodes de dépression extrême. « Aux crises succédaient des humeurs noires extraordinaires qui duraient jusqu'à une semaine, pendant lesquelles il paraissait insupportable et irresponsable. Il voyait l'intention de le blesser dans tout ce qu'on disait. » (Cabanès).

Des minutes d'enthousiasme, des accès de colère violents ou des frayeurs morbides survenaient quand nul ne s'y attendait. Dans le journal de Madame A.- G. Dostoïevsky (1) on trouve relatée une de ses colères, subite et courte, due à un motif futile. (Un jeune homme qui devait faire le même voyage qu'Anna Grigorievna lui proposait de l'accompagner !)

Il redoute de voir son mal empirer, mais il n'y a pas à proprement parler d'obsession. De même, on retrouve dans toutes ses lettres la crainte de manquer d'argent, crainte que la réalité justifie.

(1) *Inédits* de Dostoïevsky.

Mais plus que tous les autres, un sentiment, la bonté éclaire d'une douce lumière son existence tourmentée. Ils sont trop nombreux pour les rapporter tous ses traits de générosité envers sa famille, son frère, son fils qui parfois en abuse, les créanciers de son frère, et même ceux qui prétendent l'être !...

Nous trouverons son œuvre enveloppée d'une atmosphère de pitié pour les humbles, les vaincus de la vie. Seul, le ressentiment qu'il conserva pour des rivaux heureux met une ombre au tableau. S'il aime et admire Tolstoï il déteste Tourgueneff, qu'il attaque dans son journal, ridiculise sous les traits de Karmazinoff dans les *Possédés*, contre qui il use même de la dénonciation politique, ce qui a toujours été grave, surtout en Russie ! Vis-à-vis de Bielinsky même animosité, moins marquée cependant.

Un autre sentiment qui frappe chez lui, c'est le patriotisme. Un grand amour du peuple russe remplit son cœur. Il ne doute pas de la supériorité du Slave : « Nous avons, dit-il, toutes les qualités des autres races et de plus nos qualités particulières, si bien que nous pouvons les comprendre tandis qu'elles ne peuvent saisir la totalité de notre âme, et c'est ce qui fait notre supériorité ».

Son caractère violemment passionné, qui frappait ceux qui discutaient avec lui de morale ou de politique, se retrouve aux moments de sa vie pendant lesquels il poursuit ce qu'il croit être son bonheur ou lorsqu'il cherche à oublier ses déconvenues.

Pauline N..., qu'il suit dans son vagabondage à travers l'Europe, lui fait comprendre lorsqu'il la rejoint à Paris, qu'il est inutile d'insister. Il se dirige alors vers

les stations thermales où il est pris par le jeu : il perd à la roulette tout ce qu'il possède.

Les sentiments religieux qu'il manifesta n'ont rien d'exagéré. Certes, il est quelque peu mystique. Mais combien de Russes le sont ?

Son intelligence nous apparaîtra en étudiant l'œuvre. On peut évidemment lui reprocher de manquer d'esprit pratique. Mais il faut surtout noter des troubles de la mémoire.

Sa volonté fut extrêmement ferme. Malgré la maladie, dans les circonstances les plus dures il a fait preuve d'un courage admirable dans la poursuite de sa tâche. Il n'est pas osé de voir là un symptôme et de penser à la ténacité qui, plus que la grandeur de leurs conceptions, a fait de certains épileptiques les premiers hommes de leur temps. Cette faculté de travail énorme est aussi l'effet d'une puissance créatrice qui tendait à s'extérioriser et surmontait la difficulté d'expression.

Ce qu'il faut encore noter, c'est le goût de l'errance, l'humeur vagabonde qui fait parcourir au romancier l'Allemagne, la France et l'Italie.

Peut-on tirer de ces éléments la conclusion que la névrose est à la base des différents traits du caractère ?

Il convient de ne pas généraliser outre mesure. On peut, croyons-nous, attribuer une cause pathologique à l'état légèrement anxieux qui se manifesta pendant la jeunesse, au dérèglement de l'affectivité, enfin aux troubles mnésiques dont il se plaignit souvent. Un homme sain n'aurait pas oublié, comme il arriva à Dostoïevsky, jusqu'au nom des personnages d'un livre commencé quelques semaines auparavant. La santé n'est heureusement pas en-

core passée au rang de symptôme morbide et si la passion est une courte folie, elle n'est pas habituellement d'origine épileptique. Nous nous refusons enfin de faire du patriotisme une maladie et du sens religieux une idée délirante : ce serait transformer le monde en un royaume de fous et les mânes d'Erasme se réjouiraient en leur lointain séjour.

DEUXIÈME PARTIE

Les épileptiques dans l'œuvre.

Dans les écrits de Dostoïevsky apparaissent, autant que dans sa vie, ses anomalies de caractère. On y voit l'épilepsie jouer un rôle direct et indirect : quatre sujets sont frappés de la maladie de l'auteur qui se présentent avec des différences notables au point de vue psychique. Si Muichkine (*l'Idiot*), Smerdiakow (*les Frères Karamazoff*), Nelly (*Humiliés et Offensés*) et Kiriloff (*les Possédés*) sont sujets à des crises typiques, leur caractère est fort dissemblable et mérite d'être étudié à part.

LE PRINCE MUICHKINE.

Dans l'avertissement qui précède *l'Idiot*, Melchior de Voguë écrit : « J'effleure à peine les questions que ce livre soulève. A chacun de les poursuivre aussi loin que bon lui semble ». Essayons de pénétrer un peu avant dans

l'âme du prince Muichkine et de l'expliquer à notre point de vue.

Muichkine est atteint d'épilepsie : il a eu dans sa jeunesse des crises violentes qui l'ont empêché d'acquérir les connaissances qu'un homme de sa condition doit normalement posséder. Des rémissions se sont produites et après avoir séjourné en Suisse dans une maison de santé, il revient en Russie non pas guéri, mais amélioré. C'est alors que se déroule l'action du roman.

Les chocs nerveux qu'il subit au contact de la société à laquelle il n'est pas adapté détruisent l'effet de la longue période de repos dont il a joui. L'assassinat de Nastasia Philippovna lui porte un dernier coup. Il doit retourner en Suisse où ses facultés intellectuelles déclinent de plus en plus. Le médecin qui le traite donne à entendre que l'organe psychique « est profondément atteint et s'il ne déclare pas encore positivement que l'évolution est fatale, du moins il en dit assez pour autoriser les conjectures les plus désolantes.

Ses crises.

Un état anormal annonce leur approche :

« Le prince se sentait, ce jour-là, dans un état particulièrement maladif, analogue à celui qui, autrefois précédait ses attaques d'épilepsie. Il savait que durant cette période avant-courrière de l'accès, il était *extraordinairement distrait*, et que souvent même il confondait les choses et les personnes s'il ne les fixait pas par un effort spécial d'attention ».

Puis c'est l'aura psychique, toujours la même :

« Il songea à un phénomène qui précédait ses attaques lorsque celles-ci se produisaient à l'état de veille. Au milieu de l'abattement, du marasme mental, de l'anxiété qu'éprouvait le malade, il y avait des moments où son cerveau s'enflammait tout à coup, pour ainsi dire, et où toutes ses forces vitales atteignaient subitement un degré prodigieux d'intensité. La sensation de la vie, de l'existence consciente était presque décuplée dans ces instants rapides comme l'éclair. Une clarté extraordinaire illuminait l'esprit et le cœur. Toutes les agitations se calmaient, toutes les perplexités se résolvaient d'emblée en une harmonie supérieure, en une tranquillité sereine et joyeuse, pleinement rationnelle et motivée. Mais ces moments joyeux n'étaient encore que le prélude de la seconde finale, celle à laquelle succédait immédiatement l'accès. Cette seconde, assurément était inexprimable. Quand plus tard, rendu à la santé, le prince réfléchissait à cela, il se disait souvent : « ces instants fugitifs où se manifeste la plus haute conscience de soi-même, et par conséquent aussi la vie la plus haute, ne sont dus qu'à la maladie, à la rupture des conditions normales, et s'il en est ainsi il n'y a pas là de vie supérieure, mais, au contraire, une vie de l'ordre le plus bas... Ces instants ne se caractérisaient, — pour les définir d'un mot, — que par l'extraordinaire accroissement du sens intime. Si, dans cette seconde là, c'est-à-dire dans le dernier moment de conscience qui précédait l'accès, le malade pouvait se dire clairement, et en connaissance de cause : « Oui, pour ce moment on donnerait tout une vie ! » Sans doute ce moment, à lui seul, valait toute une vie ; du reste, quant à la partie dialectique de sa conclusion, le prince en faisait

bon marché : il voyait trop bien que la conséquence évidente de ces « minutes supérieures », c'était l'hébétude, l'obscurcissement des facultés, l'idiotisme. Là dessus, bien entendu pas de contestation possible. Sa conclusion, c'est-à-dire le jugement qu'il portait sur cette minute, renfermait à coup sûr une erreur, mais la réalité de la sensation ne laissait pas de le troubler un peu.... « Dans ce moment, — disait-il un jour à Rogojine, du temps où ils se voyaient fréquemment à Moscou, — dans ce moment il me semble que je comprends le mot extraordinaire de l'apôtre : *Il n'y aura plus de temps*. Et il ajoutait avec un sourire : « C'est sans doute à cette même seconde que faisait allusion l'épileptique Mahomet quand il disait qu'il visitait toutes les demeures d'Allah en moins de temps qu'il n'en fallait à sa cruche d'eau pour se vider. » ...A peine s'était-il rappelé cela qu'un nouveau phénomène se produisit brusquement en lui.

C'était un désir violent, inéluctable, une sorte de sensation contre laquelle sa volonté n'avait aucune force. Il se leva du banc, quitta le jardin... » (1).

Les pages qui suivent et qui montrent l'état d'esprit de Muichkine seraient tout entières à citer.

Après l'aura c'est le cri, la chute, l'inconscience :

« Il lui sembla voir tout à coup quelque chose s'entr'ouvrir devant lui. Une lumière intérieure extraordinaire éclaira son âme. Cela dura peut-être une demi-seconde ; néanmoins, le prince garda un souvenir très net du commencement, des premiers cris qui s'échappèrent spontanément de sa poitrine, et que tous ses efforts eus-

(1) *L'Idiot*, tome 1, p. 255 et suivantes (Ed. Plon, 1924).

sent été impuissants à contenir. Ensuite la conscience s'éteignit en lui. »

« Secoué par de violentes convulsions, le corps du malade avait roulé au bas de l'escalier. »

« C'était un retour de la maladie qui depuis fort longtemps déjà l'avait quitté. On sait avec quelle soudaineté se produisent les attaques : en un clin d'œil le visage se décompose effroyablement ; l'altération du regard est surtout frappante. Des convulsions s'emparent de tout le corps et crispent les muscles de la face. »

« Il revint à lui, mais fut assez long à reprendre toute sa conscience... »

Après les crises, un malaise demeure. L'amnésie partielle consécutive est notée :

« Il ne lui restait maintenant que de l'hypocondrie, une certaine pesanteur dans la tête et de la courbature. Son cerveau ne fonctionnait pas trop mal quoique son âme fut malade. Ses souvenirs étaient nets, mais incomplets. Il se rappelait pourtant qu'une demi-heure après son attaque, on l'avait ramené chez lui. »

« Je venais d'avoir une série d'accès très violents ; or, chaque retour de ces attaques, chaque recrudescence de la maladie avait pour effet de me plonger ensuite dans une hébétude complète. Je perdais toute mémoire, l'esprit travaillait encore, mais le développement logique de la pensée était pour ainsi dire interrompu. Je ne pouvais pas lier l'une à l'autre plus de deux ou trois idées. ...j'éprouvais un chagrin insupportable ; j'avais même envie de pleurer. J'étais toujours étonné et inquiet. Je me sentais au milieu de choses étrangères et cela me tuait... »

quand les crises étaient passées je redevais bien portant et fort comme vous me voyez en ce moment. »

Nous avons vu que tels étaient les caractères des attaques de Dostoïevsky : l'épilepsie du prince Muickine se traduit de la même façon que celle de l'auteur. Nous verrons qu'il n'existe pas une identité aussi frappante entre les attaques des autres malades et les siennes.

Le Caractère.

Dès son jeune âge, le prince n'a pu acquérir que le minimum de connaissances utiles. Ensuite, il a complété lui-même son éducation, mais par bien des côtés, il reste encore un enfant :

« L'homme aux soins duquel je me trouvais, me dit un jour que dans sa conviction intime, j'étais un enfant, et rien d'autre qu'un enfant au sens propre du mot ; que par la taille et le visage je paraissais un adulte, mais que par le développement, l'âme, le caractère, et peut-être même par l'esprit, je n'étais pas un adulte, et que tel je resterais, même si je vis jusqu'à soixante ans. Cela me fit rire... Mais la vérité, c'est que je n'aime pas me trouver avec les grandes personnes, car je ne sais pas que leur dire. »

Habituellement, le prince a conscience de son infériorité. Il n'y a pas de suite dans ses idées et dans ses actes. De temps en temps, avant ses accès, il souffre de phénomènes anxieux. Il a une tendance aux voyages très marquée :

« Je me sentais pris du besoin de voyager. Il me sem-

blais que si j'allais toujours tout droit devant moi, si je franchissais la ligne où le ciel se confond avec la terre, je trouverais au delà le mot de l'énigme, une nouvelle vie mille fois plus mouvementée que la nôtre. »

Muichkine est d'un caractère égal et doux et les sentiments qu'il éprouve à l'égard de Nastasia Philipovna et d'Aglæ ont un cachet de compassion d'amour supra-terrestre, ascétique qui est « le trait le plus original et le plus obscur des romans de Dostoïevsky. »

En outre de ce sentiment, Dostoïevsky attribue à son héros une mansuétude et une simplicité évangéliques. Il suppose que la maladie a détruit « les mauvaises végétations de l'esprit : l'égoïsme, la passion brutale, l'ironie, le mensonge. Ainsi conformé l'Idiot est supérieur à tous ceux qui l'entourent, même aux braves gens qui ont tous quelques travers : susceptibilité, esprit d'intrigue, orgueil ou vanité. Sa bonté, sa franchise naïve finissent par conquérir les plus mauvais.

Appliqué à Muickine le terme d'*idiot* n'a pas son sens psychiâtrique habituel : individu qui ne peut exprimer verbalement sa pensée, ni comprendre la pensée verbalement exprimée par d'autres. Le prince n'est même pas un vrai débile : il est capable de raisonner sur des abstractions ; il a du jugement, de la finesse. Il saisit, avec un certain retard, l'effet de ses paroles sur son interlocuteur. Le seul point commun qu'il ait avec un débile est l'arrêt temporaire de développement intellectuel qu'il a subi.

Cet arrêt, le prince l'attribue à sa maladie. C'est possible, mais l'étrange de la conception c'est la suppression

élective de tendances naturelles à l'homme. Est-ce une invention de romancier ? On pourrait le penser à première vue. A notre avis ce serait une erreur. En effet, la suppression des mauvais instincts a été constatée avec une fréquence qui n'est pas exceptionnelle coexistant avec des maladies nerveuses ou mentales. Le type de délirants qu'on nomme des idéalistes passionnés peut offrir une forte ressemblance de caractère avec notre sujet. Nombre de psychiatres ont rencontré ces anomalies et nous avons observé un jeune homme de seize ans extrêmement sensible, naïf et bon dont l'état schizoïde était manifeste et qui se rapprochait singulièrement du type décrit par Dostoïevsky.

Attribuer cette heureuse influence à l'épilepsie est cependant relater un cas exceptionnel. Le comitial est habituellement d'un commerce moins agréable. L'humeur inégale, le caractère difficile est la règle et lorsqu'un état mental particulier s'installe (idées mystiques, idées d'indignité) qui offre des analogies avec le cas qui nous occupe, le fonds mental de l'individu est déjà plus sérieusement atteint, la débilité plus marquée.

En somme, le prince Muichkine présente un caractère d'épileptique possible mais d'une extrême rareté. Le romancier lui a conservé une certaine vraisemblance grâce à la profondeur de son observation, mais plus que pour les autres épileptiques mis en scène, il a voulu faire servir un type à la démonstration d'un principe, d'une théorie : la supériorité du simple d'esprit, au sens chrétien du mot.

SMERDIAKOW.

L'épileptique que l'on trouve dans *Les Frères Karamazow* est tout différent.

Smerdiakow est le fils naturel de Lizaveta Smerdiactchaia, « femme de petite taille haute en couleur avec une physionomie de parfaite idiote » qui promène sa débilité par toute la ville, couche à la belle étoile, se nourrit de pain noir et d'eau, elle-même fille d'un alcoolique errant et malade.

Son père est probablement Fédor Pavlovitch Karamazow, alcoolique assez déséquilibré.

Smerdiakow présente aussi une épilepsie complète : crises et caractère anormal.

Les Crises.

Aucune description complète dans le livre, mais quelques lignes s'y rapportant :

« On s'aperçut que Smerdiakow était toujours en proie à sa crise, les paupières révulsées et l'écume aux lèvres. »

« Le médecin resta... très intéressé... Des crises d'épilepsie aussi longues et aussi violentes, de deux jours sans interruption, sont très rares, dit-il, et appartiennent à la science. »

Smerdiakow simule une crise pour écarter les soupçons de complicité lorsqu'il s'attend à ce que Dimitri Karamazoff tue son père. Il raconte ensuite à Ivan ce qu'il a fait :

« Je suis descendu à la cave, je me suis étendu et aussitôt j'ai commencé à hurler jusqu'au moment où l'on vint me ramasser... On me mit alors sur mon lit... Pendant la nuit, je gémissais, mais doucement... »

Après la simulation un accès survient.

« Dès le lendemain matin, avant que l'on me portât à l'hôpital, j'ai été pris d'une véritable crise, la plus forte que j'aie eue depuis des années. Je suis resté deux jours sans connaissance. »

La crise peut-elle être simulée par un épileptique ? On possède l'observation de Féré qui, lorsqu'il était interne, dans le service de Berthier, vit un épileptique simuler un accès pour quelques sous. Un rapprochement curieux est à faire avec le récit de Karamazoff, car Féré ajoute : « Lorsque depuis longtemps il n'avait pas eu de véritables crises, il se déterminait difficilement à simuler car il savait que les convulsions volontaires seraient suivies d'une attaque véritable avec une longue et profonde stupeur consécutive. » Une fois de plus Dostoïevsky est d'accord avec la clinique.

C'est lorsque Smerdiakow a douze ans que la maladie apparaît. Dès lors, elle ne le quittera plus.

Le Caractère.

Dostoïevsky décrit le caractère de Smerdiakow : « très taciturne ; non qu'il fut sauvage ou d'une extrême timidité, mais il avait un caractère hautain et paraissait mépriser tout le monde. Tout enfant, il avait témoigné à ses humbles bienfaiteurs une extrême ingratitude... son plai-

sir était de tuer les chats et de les enterrer en grande cérémonie. »

La lecture ne l'intéresse pas ; il devient cuisinier et dépense ses gages en vêtements, parfums et cosmétiques. Il méprise les femmes et paraît toujours plongé dans une sorte de rêverie. — « On devinait en lui un amour-propre blessé. »

Cependant, il s'acquitte régulièrement de son service et son maître ne s'en plaint pas.

Au cours des premiers entretiens perce son esprit inquiet, retors, insinuant. Une impression de fausseté se dégage de ses attitudes et de ses discours. Après qu'il a tué Fédor Paplovitch, son état empire. Dans les dernières entrevues avec Ivan Kamarazoff, les traits de son caractère : orgueil, vanité, envie, méchanceté, sont plus évidents. Il est pris d'idées baroques, veut faire un long voyage en Europe, commence à apprendre le français. Pressé par Ivan, il finit par se rendre après une longue défense : il fait le récit de son crime sans accuser nul remords, abandonne le produit du vol et une heure après, resté seul, il se suicide.

NELLY.

« C'était une petite fille de douze ou treize ans, maigre et pâle comme si elle venait de faire une grave maladie ; ses yeux grands et noirs brillaient d'autant plus... un regard muet, mais obstiné et scrutateur..., il étincelait d'intelligence, mais en même temps il était soupçonneux et défiant. Elle avait surtout un beau front large, un peu bas, des lèvres magnifiquement dessinées, avec un pli

qui indiquait la fierté et la hardiesse, mais pâles, presque incolores. »

Hélène ou Nelly, a fait trop tôt connaissance avec la misère. Son grand-père a perdu sa fortune et sa raison a chancelé. Sa mère abandonnée, meurt phthisique.

Les Crises.

Elles ont commencé de très bonne heure (7 ans). Il n'en est fait mention que deux fois au cours du livre. Elles ne diffèrent en rien de l'attaque déjà décrite et seules les lignes suivantes en font le raccourci :

« Un cri perçant, qui n'avait rien d'humain, retentit. Je me retournai : Hélène gisait sans connaissance par terre et se débattait dans d'horribles convulsions. Sa figure était toute changée, ses traits contractés. Elle avait une attaque d'épilepsie. »

Le Caractère.

Il est beaucoup plus remarquable. Habituellement sérieuse et triste, elle a des sautes d'humeur instantanées. Son affectivité est dérégulée, elle a des caprices et des phobies

« Je ne suis pas fâchée, dit-elle timidement en levant vers moi un regard plein d'une tendre sérénité. Puis elle saisit ma main, pressa son visage sur ma poitrine et se mit à pleurer. Une seconde après elle riait aux éclats à travers ses larmes. »

Elle est orgueilleuse et jalouse, ne veut rien devoir à personne. Elle suit sans lutte ses impulsions :

« C'est une vilaine robe, dit-elle suffoquée par l'émotion... je veux la déchirer. J'en ai déjà déchiré une, je déchirerai celle-ci. Je veux la déchirer, la déchirer, la déchirer !... Et en un clin d'œil la malheureuse robe fut en pièces... »

Capricieuse, elle est par moments insupportable :

« Il (le docteur) lui présenta la médecine. Cette fois-ci, elle ne prit même pas la peine de faire la rusée : elle donna simplement du revers de la main un léger coup à la cuiller et le liquide jaillit au visage et sur la cravate du pauvre vieux. Nelly partit d'un éclat de rire sonore, mais ce n'était plus le rire ferme et joyeux de tout à l'heure, son regard avait pris une expression dure et méchante... avec une mine railleuse, qui trahissait en même temps une certaine inquiétude, elle attendait ce qu'allait faire le drôle de petit vieux. — ... « Vous êtes fâché, parce que je suis méchante, dit-elle, mais elle n'acheva pas, cacha sa tête sous ces couvertures et mit à sangloter. »

Inconstante dans certains projets, elle est entêtée pour d'autres idées, mais elle plaît malgré ses défauts. Sa fierté attire, avec de la patience on trouve le chemin de son cœur et les bons sentiments apparaissent. Elle est aimante et dévouée.

« Je me réveillai à plusieurs reprises, et chaque fois, je voyais penché sur moi le petit visage compatissant et soucieux de l'enfant. Elle me donnait à boire, arrangeait mon lit, ou bien assise près de moi, triste et effacée, elle lissait mes cheveux de ses petits doigts. Une fois, je me souviens que je sentis ses lèvres sur mon front. »

Elle est fière, et dissimule ses bons sentiments qui apparaissent tout à coup :

« Et elle serrait convulsivement mes genoux dans ses bras. Ses sentiments si longtemps contenus se frayaient une issue et s'échappaient en un torrent que rien n'aurait pu arrêter ; je compris alors l'étrange obstination de ce cœur qui s'était chastement caché jusqu'alors, et cela avec d'autant plus d'opiniâtreté et de rigueur que le besoin de se manifester, de se déverser était plus violent, jusqu'à cette explosion inévitable, au moment où l'être entier s'oubliant s'abandonnait au besoin d'aimer, de montrer sa reconnaissance, de prodiguer ses caresses et de se soulager par des larmes. »

Pour aider à refaire un bonheur, elle raconte sa navrante histoire, malgré les souvenirs pénibles qui l'étouffent. C'est une petite fille courageuse. Cependant la misère, la maladie, l'extrême sensibilité qui est la sienne l'ont affaiblie ; sa vie a été trop dure. Son état s'aggrave, sa raison s'en va. Un état onirique s'installe, elle ne revient plus une seule fois entièrement à elle. Les étranges visions forgées par son esprit ne la quittent plus. Son grand-père l'appelle... Une dernière période lucide, deux jours de coma et elle meurt.

KIRILOFF.

L'ingénieur Kiriloff, des *Possédés* est atteint également d'épilepsie, d'une façon cependant moins nette que les autres sujets : pas de crise typique ni d'équivalent décrit, mais quelques faits qui suffisent pour définir sa maladie.

Dostoïevsky nous le présente vivant dans un milieu de nihilistes agissants, sans nous éclairer beaucoup sur son passé. Nous savons seulement qu'il a vécu assez longtemps à l'étranger, qu'il était membre de sociétés secrètes et qu'il était en Amérique le compagnon d'un autre personnage du roman, Chatoff.

De retour en Russie, tout en continuant à fréquenter les révolutionnaires, il ne prend pas activement part à leurs complots. Il semble s'être désintéressé peu à peu du mouvement qui vise à changer l'ordre social pour s'occuper presque exclusivement de philosophie.

Nous ne le voyons pas en état de crise, mais un passage du livre rappelle à ce sujet certaines pages de *l'Idiot*. Décrivant l'état dans lequel il se trouve parfois, il répète mot par mot les phrases qui peignent l'aura du prince Muichkine.

Son interlocuteur ne s'y trompe pas :

« Kiriloff, éprouvez-vous cela souvent ?

— Une fois tous les trois jours, une fois par semaine.

— Vous n'êtes pas épileptique ?

— Non.

— Alors vous le deviendrez. Prenez garde, Kiriloff, j'ai entendu dire que c'est précisément ainsi que cela commence. Un homme sujet à cette maladie m'a fait la description détaillée de la sensation qui précède l'accès, et en vous écoutant, je croyais l'entendre. Lui aussi m'a parlé des cinq secondes, et m'a dit qu'il était impossible de supporter plus longtemps cet état. Rappelez-vous la cruche de Mahomet : pendant qu'elle se vidait, le prophète chevauchait dans le paradis. La cruche, ce sont les

cinq secondes, le paradis, c'est votre harmonie, et Mahomet était épileptique.

Prenez garde de le devenir aussi, Kiriloff... »

Quelques minutes avant de se tuer, Kiriloff semble être en état second : fixe, debout contre un mur, inconscient de ce qui se passe autour de lui, avec une expression de frayeur, tableau qui correspond assez bien au paroxysme psychique à forme dépressive. Le phénomène isolé serait difficilement ramené à sa véritable cause : il n'est nullement symptomatique de l'épilepsie, mais fait partie des syndromes psychologiques d'origine cœnesthésique.

Le Caractère.

Nous trouvons chez Kiriloff une face nouvelle du caractère épileptique. Outre des insomnies persistantes, des angoisses renouvelées, il est attiré par l'idée de suicide qu'il extériorise à chaque entretien. Il n'y a pas à proprement parler idée obsédante comme chez le psychasthénique qu'un mot suffit à mettre dans un état pathologique, ou comme chez le neurasthénique dont il ne présente pas les symptômes d'épuisement nerveux. Nous allons voir comment cette idée a fini par s'emparer de lui.

Cabanès (1) écrit : « C'est surtout chez Kiriloff que Dostoïevsky a montré l'idée de Dieu spécifique de l'épilepsie, sur laquelle les médecins aliénistes allemands ont insisté (Gottnomenklatur) ». En effet, la question religieuse, ou plutôt l'existence de Dieu préoccupe Kiriloff

(1) Cabanès : *Epilepsie et génie* : Dostoïevsky. *Revue Mondiale*, 1^{er} août 1922.

qui n'est pas un mystique mais incline plutôt au doute ou à la négation.

Pendant quelques temps, il a mené « une existence exclusivement contemplative » retournant dans son esprit cette idée absurde : Si Dieu n'existe pas chacun de nous est dieu. Si je suis dieu je suis tenu d'affirmer ma liberté, et c'est en me tuant que je pourrai le faire !

Quelle raison a-t-il de penser ainsi ? Aucune qui soit apparente dans le roman. Il pourrait mener une vie normale n'ayant pas de sérieux ennuis d'aucune sorte. A la base de cet état mental dont les éléments principaux sont : une dépression avec périodes anxieuses et angoisses, des préoccupations d'ordre métaphysique avec idée de suicide consécutive, se trouve l'épilepsie larvée qui lui a enlevé la pondération nécessaire à une saine appréciation des choses.

On sait que les équivalents intellectuels peuvent se présenter chez des sujets qui n'éprouvent dans l'intervalle aucun trouble psychique ou moteur. Kiriloff ne présente pas de troubles moteurs, mais des préoccupations religieuses et cette tendance au suicide qu'on retrouve fréquemment chez les épileptiques à manifestations psychiques. Toujours est-il que sa résolution est prise depuis longtemps. Il n'attend qu'un moment favorable. Ses acolytes le poussent à l'acte lorsqu'ils ont décidé de supprimer Chatoff : l'ingénieur en mourant laissera une lettre dans laquelle il s'accusera du meurtre. Il ne fait que peu de difficultés pour se laisser convaincre, écrit ce qu'on lui demande et après quelques instants d'excitation se tire une balle dans la tempe.

L'examen des types précédents a été monotone: c'est qu'à côté de divers éléments personnels dissemblables les points communs sont nombreux.

C'est d'abord l'aura qu'il faut retenir : alors que chez la plupart des malades rencontrés elle est sensorielle ou motrice, consistant soit dans une sensation particulière localisée en un point du corps, ou dans un ensemble de mouvements toujours le même, deux sur quatre des épileptiques de Dostoïevsky présentent au début de la crise un hyperfonctionnement mental identique à ce qu'il éprouvait. Rien ne permet de dire que l'auteur ait eu connaissance par l'observation d'autres malades des symptômes plus communs annonciateurs de l'accès.

Il faut noter aussi que l'on ne trouve qu'une description d'équivalent (Kiriloff) et c'est encore un argument pour soutenir que Dostoïevsky a surtout tenu compte de la forme de sa propre maladie dans ses descriptions.

Ceci ne l'a pas empêché de retenir avec une clairvoyance étonnante les détails des scènes dont il fut témoin. La confusion est facile entre un équivalent psycho-moteur et les impulsions d'un dégénéré. Il est fort probable que le romancier assista à une scène analogue à celle qui est reproduite dans les « *Possédés* » où Stavroguine se livre à des manifestations bizarres.

« Devenu officier, on signalait chez lui des excentricités sauvages.

« Pierre Parlovitch Gaganoff avait contracté l'innocente habitude de dire à tous propos, d'un ton de colère : « Non, on ne me mène pas par le bout du nez ». Un jour, au club il lui arriva de répéter sa phrase favorite. Au même instant Stravoguine s'approcha du vieillard, le

saisit par le nez, et le tirant avec force l'obligea à faire ainsi deux ou trois pas de suite. Il n'avait aucune raison d'en vouloir à M. Gaganoff...

...Les témoins racontèrent plus tard qu'au cours de l'incident la physionomie du jeune homme était rêveuse comme s'il avait perdu l'esprit. Sur le moment on ne remarqua pas l'attitude de Stravoguine : il comprenait très bien l'acte qu'il venait de commettre, et loin d'en éprouver aucune confusion, il souriait avec une gaieté maligne. Rien en lui n'indiquait le moindre repentir... »

D'autres scènes du même genre se succèdent, que Dostoïevsky se garde bien d'attribuer à l'épilepsie. Malgré la ressemblance qu'elles ont avec des équivalents : scandale chez Lipoutine, nouvel incident lorsque le gouverneur Ivan Osipovitch demande à Stravoguine de lui expliquer son étrange conduite ; enfin tout s'explique lorsque le lendemain, enfermé dans une cellule, le jeune homme est en proie à une excitation violente.

« Cet événement fut une révélation. Les trois médecins de notre ville émirent l'avis que les facultés mentales du malade étaient peut-être altérées depuis trois jours déjà, et que durant ce laps de temps ses actes, tout en offrant l'apparence de l'intentionnalité et même de la ruse, avaient pu être accomplis en dehors de la volonté et du jugement ».

Ce Stravoguine est un être manifestement anormal, mais éparses dans l'œuvre s'agitent maintes créatures dont la constitution sans être pathologique arrive à la frontière du déséquilibre.

La plupart des sujets de la « *Maison des morts* » peuvent ainsi se ramener à un type commun d'impulsivité.

Dostoïevsky a analysé cet état d'âme qu'on peut nommer : un vertige moral. « C'est, dit de Vogüé, la sensation d'un homme qui, du haut d'une tour élevée, se penche sur l'abîme béant et éprouve un frisson de volupté en pensant qu'il pourrait se jeter la tête la première : Plus vite et finissons-en, pense-t-il... L'homme trouve une jouissance dans l'horreur qu'il inspire aux autres ».

L'épisode des deux paysans de l'*Idiot* a trait à cet état d'âme, mais en étudiant l'influence de l'épilepsie sur l'affectivité et l'intelligence de Dostoïevsky, nous verrons qu'il ne fut pas le seul auteur russe qui ait mis en lumière cette « maladie nationale ».

Pour ce qui regarde les seuls épileptiques, résumons leur diagnostic :

NELLY : Antécédents : grand-père aliéné, mère phthisique.

Epilepsie ayant débuté dans l'enfance.

Crises convulsives.

Modifications du caractère : affectivité dérégulée, opiniâtreté, violence.

Mort dans un état délirant.

SMERDIAKOW : A. H. Grand-père alcoolique, père très probablement alcoolique aussi, mère imbécile.

La maladie a débuté au moment de l'adolescence.

Crises.

Etat psychique : perversion des instincts, vanité, cupidité.

KIRILOFF : Pas de données sur les antécédents.

Pas de crises rapportées, mais des équivalents psychiques.

Tendances mystiques et vaguement philosophiques.

Suicide.

MUICHKINE : Pas d'antécédents connus.

Début de la maladie dans l'enfance.

Crises convulsives avec aura psychique.

Etat psychique : lacunaire débile. Il réunit une affectivité et des qualités de cœur enfantines à la perspicacité et à la logique d'un homme intelligent et cultivé.

Si, d'autre part, on résume les grandes lignes de l'affection de Dostoïevsky on trouve :

Antécédents : Père alcoolique, violent ; mère phthisique.

Constitution névropathique dès l'enfance.

Crises avec aura psychique apparaissant vraisemblablement à l'âge adulte.

Etat mental caractérisé par une instabilité affective violente.

Troubles de la mémoire.

Ténacité.

Tendances altruistes.

Evolution très lente de la maladie, peut-être en rapport avec son apparition tardive.

La comparaison de ces observations succinctes montre, comme on pouvait s'y attendre, que l'auteur a trouvé chez lui nombre de symptômes attribués à ses personnages mais que d'autres caractéristiques doivent être le résultat de la rencontre de divers comitiaux : équivalents, épi-

lepsie sans crises, début des accidents dans l'enfance, tares mentales constitutionnelles, débilité accompagnant l'épilepsie.

Il est, en outre, inutile d'insister sur les formes fréquentes d'épilepsies que Dostoïevsky n'a pas décrites : épilepsie Jacksonienne, aura motrice, etc., en restant éloigné parce qu'il ne présentait pas les phénomènes en question et s'intéressait surtout aux répercussions morales de l'affection. Ceci est encore pour nous confirmer que les portraits qu'il a tracés sont le résultat d'observations et non de lectures.

Nous avons vu que l'auteur a transposé fréquemment des épisodes de sa vie dans ses fictions, mais c'est dans le personnage du prince Muichkine qu'il s'est le plus fidèlement reproduit et il faut réserver à l'*Idiot* une place un peu spéciale dans l'œuvre.

Comme l'auteur Muichkine revient en Russie après des années d'absence. Il est affligé de la même maladie au point de vue des symptômes objectifs et son caractère est fort semblable à celui du romancier : bonté naïve, inaptitude à se défendre dans l'existence, amour des humbles, des enfants, des offensés, générosité envers ses persécuteurs.

S'il paraissait dans un roman de façon épisodique, on noterait simplement la ressemblance. Mais Dostoïevsky est allé plus loin. Il a voulu incarner dans son personnage la protestation de l'idéal contre la méchanceté et l'hypocrisie du monde. Il l'installe au milieu des intrigues, l'entoure de gens habiles et de filous (qui se ressemblent fort) et cherche à lui maintenir dans le monde une supériorité constante. Il a réussi à gagner la gageure dans

les meilleures parties de son livre, et il faut admirer la façon dont la ressemblance du personnage a été conservée malgré la thèse ardue à défendre.

Certes, on trouve des comitiaux qui sont de doux débilés, mais la fiction a peut-être une part trop large quand l'auteur attribue à la maladie la suppression des seules « mauvaises végétations du cœur. » On conçoit un débile débarrassé de certains défauts, mais il aura perdu en même temps les qualités correspondantes : incapable de faire le mal, il ne le percevra pas chez les autres et sera toujours joué par plus fin que lui. En cela le caractère de l'*Idiot* est certainement artificiel, mais artificiel ne veut pas dire impossible, et c'est justement parce qu'il est resté dans les limites des possibilités cliniques, lorsqu'il fait penser et agir ses malades, que Dostoïevsky a pu être considéré comme le meilleur observateur des névrosés, comme le maître romancier de la psycho-pathologie.

TROISIEME PARTIE

L'influence de l'Epilepsie sur l'œuvre du romancier.

La première partie de cet exposé nous a montré comment Dostoïevsky a mis en scène des épileptiques. Si les signes que recherche habituellement le médecin, qui lui sont connus par son éducation professionnelle, échappent au romancier, par contre les anomalies de caractère de malades différents sont immédiatement reconnues et utilisées par le psychologue.

La maladie de l'auteur a-t-elle eu comme unique conséquence de l'inciter à faire jouer un rôle aux épileptiques, et à le faire pertinemment ?

A notre avis son influence s'est étendue beaucoup plus largement sur l'œuvre entière. Elle est intervenue dès son origine et l'a pénétrée jusqu'à l'apparition des textes définitifs.

C'est cette action, moins évidente, que nous allons essayer de mettre en lumière dans cette troisième partie.

Il est évidemment difficile en lisant l'un de ses livres

de dire : ceci est normal, cela est pathologique. La seule façon de procéder dans le cas qui nous occupe semble consister à réunir tout ce qui est caractéristique de Dostoïevsky, d'éliminer ce que l'on peut considérer comme normal, en tenant compte de ce que l'on est en présence de l'âme russe si différente de la nôtre, et de dire du reste : ceci nous semble morbide. Est-ce bien sûr ? Non ; mais de même qu'en clinique lorsque l'on sait exister une cause capable de déterminer le syndrome découvert, on lui en attribue l'origine, de même nous aurons le droit de supposer que l'épilepsie est la cause des singularités rencontrées.

Il est hors de doute pour nous comme pour de nombreux critiques que l'œuvre de Dostoïevsky porte la marque de sa maladie presque partout, évidente ou cachée, qu'étant sain d'esprit, il n'aurait pas fait ce qu'il a fait, de même que Maupassant n'aurait pas écrit certaines de ses nouvelles s'il n'avait pas été en proie à des peurs morbides, de même qu'il y a de la névrose dans l'œuvre de Rimbaud, d'Edgar Poé, de Gérard de Nerval, de même que chez Pascal l'exaltation des *Pensées* est en partie attribuable à l'antagonisme d'une maladie impérieuse et de ses goûts du concret, de la réalité et de la vie, qui détermina une nouvelle face de son génie.

En parcourant ces auteurs, on ne peut pas dire non plus : là s'arrête le bon sens, là commence la folie ; et la folie est pourtant là.

Chez Dostoïevsky nous étudierons successivement le fonds et la forme de l'œuvre.

I. — Les Conceptions.

Dans l'effort que nécessite l'élaboration d'un roman, toutes les ressources de l'esprit collaborent et il est artificiel de séparer l'étude des facultés, mais dans cet exposé nécessairement court, le procédé est indispensable. Une analyse poussée des origines nous amènerait à une telle complexité qu'un volume ne serait pas de trop et demanderait un temps dont nous ne disposons pas. Nous devons nous contenter, en nous en excusant, d'un simple inventaire.

Dans la conception des romans, nous séparerons d'abord comme prépondérantes la sensibilité et l'imagination.

La sensibilité. — Elle domine l'œuvre qui traduit constamment des états affectifs. L'amour, pris dans le sens habituel, ne tient pas la plus grande place et l'analyste qui sait éclairer brusquement les coins secrets du cœur et de l'esprit et en découvrir les ressorts cachés, a laissé dans l'ombre le sentiment le plus mystérieux. Rien que de très ordinaire dans la passion des différents acteurs qui est décrite, non analysée, et pourtant, certains personnages, comme le marchand Rogojine ou Natacha d'*Humiliés et Offensés* offraient de beaux sujets d'étude.

On trouve d'autre part chez Dostoïevsky un amour sans désir, dépouillé des lourdeurs terrestres. C'est l'attraction de deux âmes que sépare un invisible obstacle. A toutes les femmes qu'un entraînement mystique attire vers lui, le prince Muichkine rend un amour qui semble

venir de plus haut, ignorer les liens de la chair, amour céleste pour une créature. Dostoïevsky a de l'amour une conception à la fois ascétique et passionnée, et chez lui le plus humain des sentiments ne garde presque plus rien d'humain : il semble tissé de pitié, de soif de souffrance, parfois de jalousie et d'une sorte de haine.

Un autre amour tient une plus grande place : c'est celui des humbles et des opprimés. C'est celui-là qui inspire les meilleures pages et qui dicte ces mots et ces pensées d'une merveilleuse justesse. Dans les passages plus ou moins ternes, ils arrêtent le lecteur et se fixent dans son esprit. Cette dominante apparaît dès le premier livre de Dostoïevsky : *Les Pauvres Gens*, pour avoir son apogée dans *Humiliés et Offensés* et chaque page en est tellement imprégnée que l'on n'arrive pas à prendre en horreur les malheureux assassins que sont Raskolnikoff, Smerdiakow, malgré le réalisme qui anime la description de leurs crimes.

Un cœur aussi accessible à la pitié ne peut qu'être nourri de la substance évangélique. L'auteur est en effet foncièrement chrétien. Plus fidèle cependant à l'esprit de la religion qu'à ses dogmes, il ne fait pas de prosélytisme, mais prêche les vertus : résignation et charité, cela humainement, sans mysticisme.

Sa croyance aux desseins mystérieux de la Providence, il semble la réserver à l'avenir de la Russie qu'il voit appelée à rénover le monde, et cela parce qu'il croit à la supériorité de l'âme russe qui possède, dit-il, toutes les qualités des âmes étrangères avec, en plus, d'autres qui lui sont propres. Et son patriotisme s'en accroit.

Ceci n'est qu'une affirmation gratuite. Le Russe possè-

de-t-il un tel ensemble de qualités ? Il est permis d'en douter. D'ailleurs, pour être supérieur, il faut posséder mieux et non pas plus qu'un autre. Ne manquerait-il pas aussi au Slave cette défiance devant les théories, cet esprit critique, qui apprécie les valeurs et met chaque chose à sa place, et dont certaines races, dont la nôtre, sont heureusement pourvues ? Cette lacune de jugement ne conduit-elle pas à une action irréfléchie productrice de désastres ?

Le ton affectif. — Un voile de tristesse assombrit l'œuvre. Nulle scène vraiment amusante, nulle fantaisie ne vient éclaircir la trame sombre des romans.

Quelques épisodes grotesques interrompent de temps en temps la progression pénible de l'intrigue, mais leur gaieté superficielle cache de l'amertume, telles certaines pages du *Carnet d'un Inconnu* ou le début de *l'Idiot*. Des intérieurs sont pourtant peints dans une heureuse quiétude.

Cette tristesse, commune aux personnages de Dostoïevsky, résulte de leur existence malheureuse, de leur passion qui n'atteint pas son but ; plus rarement de la peur, du remords, du dégoût de la vie, assez souvent de la maladie.

Là, comme partout, on constate que ces sentiments complexes ne sont que la combinaison de sentiments simples. Lorsque l'on a isolé les instincts de conservation et de reproduction compris dans leur sens le plus large, on ne trouve plus de sentiments simples. Seuls ils remplissent l'âme humaine, exaltés, refoulés ou déviés, affectés du signe positif ou négatif, transformés par l'éducation.

Mais ce qui se retrouve surtout derrière cette apparence c'est le caractère de l'auteur : son inquiétude, sa vie sans joie, sa maladie.

Pourtant, cette basse tonalité affective n'est pas constante: la joie surgit du désespoir, une soudaine amitié lie les ennemis de l'heure précédente. Au dédain succède l'admiration, le geste criminel se termine en fraternelle étreinte. Dans chaque livre abondent des exemples d'états d'âmes opposés qui se transforment comme par enchantement et cette instabilité affective est encore une des caractéristiques de l'œuvre.

L'intelligence. — L'intelligence de Dostoïevsky est appliquée avant tout à l'analyse psychologique du Russe.

L'intégrité absolue du raisonnement et du cours de la pensée est ici évidente. Pourtant il faut retenir la mention d'associations hallucinatoires et de dédoublement de la personnalité (Goliadkine : le *Double*).

Les résultats de l'investigation nous paraissent souvent étranges. C'est que l'humanité que Dostoïevsky a pris comme sujet d'observation est plus compliquée que tout autre. C'est l'âme russe qu'il pénètre, âme insouciante dont la ruse est toute prête à se changer en cruauté. Avec une soumission qui fait place par moment à des efforts discontinus vers la libération, révélateurs d'instincts de révolte.

La littérature russe, tantôt décrit ces tendances facilement influencées par le milieu (Tourgueneff, Tolstoï), tantôt fouille cette âme changeante (Dostoïevsky, Garchine, Gorki, etc...). Par Dostoïevsky, l'âme de chaque

personnage est dénudée, ses états de conscience mis au jour, nous verrons plus tard par quel procédé. Ainsi, chez Lebedeff (1), la sincérité « pure et cordiale » alterne avec une hypocrisie raffinée. Raskolnikoff (2) est tiraillé entre son individualisme qui doit lui faire suivre sa propre loi et son communisme moral. Kiriloff (3) cherche à s'établir une personnalité indépendante et forte. L'éblouissement de la liberté l'attire comme un abîme et il en meurt. Goliadkine (4) se scinde en deux personnalités : l'une suit le train social ordinaire en usant des humbles moyens qu'il réclame, l'autre cherche à s'affranchir des contingences, se révolte pour glisser finalement dans la folie.

D'autres créatures présentent à quelque degré cette dissociation en moi psychologique et en moi social : Ivan Karamazoff, Efimov, Nastasia Philippovna (5), Muichkine lui-même.

Il faut dire que ce phénomène n'est pas isolé et qu'on l'observe chez les personnages de Lermontov (*Le Héros de notre temps*), Tourguéneff (*Roudine*), Tolstoï, Gorki. Cette tendance des russes est une réalité dont la formation sociale de la Russie est l'origine. L'aristocratie l'ayant réalisée avant comme après Pierre le Grand « par une dissociation presque absolue de la puissance matérielle (l'ordre) et de la force morale (la liberté) (6).

Andreïew, dans *La Muraille*, a bien exposé cette oscil-

(1) *L'Idiot*.

(2) *Crime et châtiment*.

(3) *Les Possédés*.

(4) *Le Double*.

(5) *Netotchka Kezvanova*.

(6) *Z. L. Zaleski*.

lation de l'âme slave devant le paradoxal dilemme : subir la fatalité ou être condamné à un choix perpétuel. Choisir c'est renoncer au possible abstrait pour devenir le prisonnier d'une réalité. C'est mettre un frein à l'épanouissement intégral de son moi, devenir responsable de ses actes, et même de son inaction.

Mais voyons plus en détail : la perception est rapide, l'introspection aiguë et c'est la richesse des romans construits sur un scénario très simple. Mais l'analyse en fait la substance. Le héros vit, concentré en lui-même, décomposant ses idées, et ce monde intérieur est l'élément préféré du romancier. Nul n'a décrit comme lui cette vie où la réalité et le délire se confondent, qui prend l'incohérence et le caprice des songes. Ces décisions inexplicables, ces phénomènes de cristallisation qui précèdent tout raisonnement et défient l'analyse. Ces maladies de la volonté et ces dédoublements où l'homme agit en somnambule, souvent avec une ruse et une adresse stupéfiantes, enfin ces états flottants où les idées se succèdent et se contredisent avec une mobilité vertigineuse ».

Cette psychologie inouïe forme toute la substance et la couleur de son œuvre, lui donne son aspect étrange et anormal. C'est sa découverte spéciale, la source de son merveilleux.

Peut-être est-il exagéré d'ajouter « qu'il fut le premier à annexer ces régions inexplorées de l'âme au domaine du roman ».

Racine n'a-t-il pas mis en œuvre les notions de refoulement et de substitution par lesquelles l'inconscient aime à se satisfaire d'une façon détournée avant l'éveil de la

conscience. Certains vers, de *Phèdre* surtout, sont évocateurs de ces états :

Ah que ne suis-je assise à l'ombre des forêts...

.....
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse
J'adorais Hippolyte.

.....
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père

Il en est du refoulement et de la substitution des complexes comme de beaucoup d'autres découvertes littéraires et scientifiques : ce n'est pas, à proprement parler, la trouvaille, mais la mise en lumière d'une idée connue depuis longtemps. Le mérite de celui qui donne de l'extension à la découverte reste d'ailleurs grand, et la popularité qu'il acquiert, justifiée.

Dostoïevsky n'a pas été le premier à percevoir certains phénomènes, mais le premier il a insisté longuement sur les actes dont l'origine reste à la frontière de la conscience.

Nous n'épiloguerons pas sur ces traits. Expliquer les habitudes de soumission, de confession, d'auto-accusation, de repentir chez chacun de ses héros sortirait de notre sujet. Ce qu'il faut retenir c'est l'incidence et la qualité des observations, leur variété, leur ampleur.

Très étudiées aussi, les héroïnes de Dostoïevsky gardent un air de famille. Assez semblables aux femmes de Shakespeare, « enfants charmants qui sentent avec excès et aiment avec folie », ce sont bien des femmes Slaves qui montrent une puissante sincérité momentanée, de la spontanéité de dissimulation et un grand goût pour la passion imaginative.

Dépassant l'étude des cas de conscience, — et d'inconscience — l'auteur a décrit le conflit des idées nouvelles venues d'Occident et du vieil esprit russe. « *L'esprit souterrain, les Possédés* » sont consacrés à cette question de la genèse du nihilisme, et dans maints passages d'autres livres on trouve des considérations sur l'emprise que l'individualisme exerce sur les jeunes générations.

De même que Balzac a consacré la plus grande partie de son œuvre à montrer l'ascension de la bourgeoisie au début du xix^e siècle, de même que Proust, avec des procédés différents, fait suivre la fusion de cette bourgeoisie arrivée à la fortune et au pouvoir avec les restes de l'aristocratie, de la même façon Dostoïevsky a laissé un tableau représentatif de son époque qui fut la période critique où commença l'évolution des idées précurseuses de la révolution russe.

Technique et Style.

Connaissant les sentiments, les idées dominantes, les recherches, les découvertes de l'auteur, il nous reste à voir comment il les présente au lecteur.

C'est sous la forme d'épais volumes, à longs chapitres, au cours desquels l'état d'âme de chaque personnage s'éclaire peu à peu, que chaque épisode concourt à nous faire mieux connaître.

Certes, l'exposition manque souvent de la rapide clarté que l'on réclame aujourd'hui et la simplicité tragique de Gorki nous plaît davantage. Nous restons étonnés des multiples intrigues nouées au sein d'une famille ou d'un

cercle restreint que Dostoïevsky rapporte complaisamment. Ces petites combinaisons quotidiennes nous intéressent peu et les digressions renouvelées auxquelles elles donnent lieu nuisent à l'unité d'action, rendent le développement plus pénible et imposent un effort dont le lecteur se passerait.

Nous comprenons d'autant moins cette façon de faire que ces habitudes nous sont étrangères. « Mais, l'idiot, les personnages qui se pressent autour de lui, les petites intrigues saugrenues où ils dépensent leur activité, tout ce monde et tous ces faits prennent corps et réalité, quand on les replace dans certains milieux russes. » (de Voguë).

Ceci nous invite à conclure avec prudence. S'il s'agissait de quelque romancier français, décrivant des types dont nous connaissons bien les réactions psychiques possibles, nous serions à l'aise pour distinguer le normal du pathologique.

Les personnages de Dostoïevsky nous paraissent très anormaux mais rapportés au caractère russe, la différence réelle est moindre qu'elle n'apparaît d'abord. Cependant, de l'avis même des critiques russes, la moyenne des caractères est nettement dépassée. Bielinsky le déclare à propos des premières œuvres parues, et ces essais n'ont pas l'étrangeté des suivantes ; il parle, dès ce moment, d'un « talent de névrosé ».

Dans la présentation de ces anormaux, l'auteur a recours à un procédé qui lui est propre. Pas d'explications complaisantes, comme en affectionnent nombre de ses confrères, pas de discontinuité entre l'analyse et les faits. Il nous fait suivre pas à pas chaque être dans ses actes et ses pensées et à mesure que ses personnages s'enfoncent

dans une ombre plus épaisse, nous avons l'impression d'assister à l'apparition de leur âme véritable, si bien qu'au moment même où nous croyons les perdre de vue sur les limites du réel, leur caractère nous est révélé jusque dans son tréfonds.

Un rare talent d'évocation donne au récit un cachet de vraisemblance et une impression de vécu qui sert puissamment l'exposition des scènes familiales ou tragiques.

Ce résultat est obtenu par l'observation des détails, la notation des gestes, des sons, des odeurs, des associations d'idées que font naître les spectacles et les incidents plus que par le style qui est sans apprêt, parfois lourd et sans qualités marquantes.

Celui-ci vaut surtout par ce qu'il exprime, sans pour cela être dénué de charme. Le récit de son séjour en Suisse, fait par Muichkine, peut être considéré à ce sujet comme les meilleures pages qu'ait écrites Dostoïevsky qui possède l'imagination du cœur plus que celle des yeux.

Analyse, nullement coloriste, l'écriture lui fut extrêmement pénible. La difficulté d'expression l'a toujours tourmenté. « Je n'ai pas dit la dixième partie de ce que j'aurais dû dire, même de ce que j'aurais pu dire » (1). Il brûle et recommence entièrement la première partie des Karamazoff, tellement il est peu satisfait de ce qu'il a écrit. A côté de cela, des paroles profondes, définitives, jaillies du cœur, non de la plume, rappelant que l'on a à faire à un écrivain né.

De ces données sur le génie de Dostoïevsky nous retiendrons : Une sensibilité extrême, sensibilité passive

(1) *Inédits* de Dostoïevsky.

dans la perception des sentiments, des états d'âme : l'injustice, la misère le frappent et le révoltent. Sensibilité active dans la pitié, l'amour des humbles qu'il manifeste.

L'origine en est dans son tempérament, dira-t-on. Mais celui-ci n'est-il pas conditionné, non seulement par les influences de milieu, mais par l'état d'esprit du sujet. Un homme heureux et bien portant ne sera pas possédé des mêmes sentiments qu'un malheureux malade. L'agrément de sa vie le poussera, s'il écrit, à ne rapporter que des aventures plaisantes et faciles et s'il manifeste de la pitié pour ceux qui sont moins bien partagés que lui, ce sera de façon épisodique.

L'épileptique, dont la vie fut pénible, s'est au contraire intéressé à ses compagnons de misère, de plus, son état lui a fourni des documents qu'un autre n'aurait pu posséder, enfin son tempérament, rendu plus sensible aux spectacles et aux sentiments, plus apte à sentir les misères du corps et de l'esprit du fait de la maladie, devint un outil plus perfectionné, capable de saisir ce que d'autres n'ont pas perçu.

Ainsi la pitié, l'amour, la tristesse, l'affectivité, les réactions paradoxales des personnages, toutes ces dominantes de l'œuvre de Dostoïevsky sont des attributs de certains caractères épileptiques.

Nous avons vu aussi l'intelligence normale dans son mécanisme, mais influencé dans le choix des sujets.

Si l'analyse des états de conscience est plus profonde que chez d'autres romanciers, la raison en est identique. Ce qui échappe à ceux-ci est recueilli par notre écrivain dont la personnalité possède, si l'on veut, un registre de sensations plus complet qui lui permet d'établir entre

les phénomènes divers des rapports constants, ce qui est le propre de l'intelligence. L'introspection joue chez lui un grand rôle ; comment y a-t-il été amené, si ce n'est par l'observation de son propre caractère, intrigué qu'il était par les conséquences psychiques de son mal.

Ce qu'il faut retenir dans le cadre de l'exposition, c'est sa complication, symptômatique de l'effort fourni ; c'est aussi la méthode employée, plus aisée à utiliser parce qu'il suffit de recourir à un procédé cinématographique : succession de scènes frappantes sans dissertations psychologiques, enfin la difficulté d'expression et le défaut de mémoire avoués par l'auteur lui-même.

QUATRIÈME PARTIE

Enseigne-nous que tout vient
du peuple.

Apprends-nous l'art d'extraire
le diamant des foules impures.

RENAN.

Ces lignes de la *Prière sur l'Acropole* pourraient être écrites en tête de l'œuvre de Dostoïevsky.

L'une de ses idées maîtresses, celle qui inspira l'*Idiot*, c'est la supériorité du simple d'esprit et du souffrant.

Ce n'est pas seulement une grande pitié qui le possède et le fait se pencher sur les déshérités : c'est l'humble soumission d'un disciple qui attend les lèvres des pauvres et des impurs des leçons d'indulgence et de résignation.

Tandis qu'en France l'école réaliste a failli à une partie de sa tâche qui était de consoler les humbles et de nous rapprocher d'eux en les faisant mieux connaître, les romanciers russes de l'école naturelle sont arrivés au but grâce à leurs qualités d'émotion et à leur vertu charitable.

Nous avons vu combien Dostoïevsky possédait, de façon évidente, ces caractères et comment se trouvent disséminés chez ses différents personnages les autres traits de sa personnalité. Nous avons vu aussi les effets de la maladie sur son esprit et pourquoi il ne faut pas attribuer l'inégalité de ses productions à l'épilepsie seule, mais

tenir compte de l'obligation où il était de fournir à ses éditeurs le nombre de lignes promises : Dans ses mauvaises périodes il en était réduit à envoyer des feuilles quelconques. Parfois, mécontent, il déchirait les manuscrits indignes de lui.

Mais distinguer l'influence de l'épilepsie sur son génie est autrement difficile.

D'abord comment définir le génie ?

C'est une étincelle, disent les unes. — Une longue patience, dit Buffon. — Personnellement, nous pensons que ce qui caractérise le mieux le génie, c'est *l'intention incessante*, résultat de qualités particulièrement développées. Par quel mécanisme interviendra la maladie ? Elle sera, à certains moments un agent d'excitation comme le café ou la cocaïne.

Bajenoff a pensé que les formes de psychoses, intimement liées au génie, seraient les formes périodiques ou paroxystiques, y compris l'épilepsie.

Lombroso a rapproché le génie de la folie dans un livre célèbre ; mais la tendance actuelle est contraire à cette conception. Il est ridicule de vouloir assimiler le génie à la folie. A. Regnard, dans un ouvrage documenté, a réduit à néant les hypothèses du criminologiste italien. Peut-on attribuer le génie de Pascal à sa folie, et si Auguste Comte fut un grand philosophe, n'est-ce pas grâce à sa raison et à sa volonté, et malgré qu'il ait été fou ?

Lorsqu'il s'agit d'épilepsie on peut alléguer que de même que l'évolution vers l'aliénation mentale se trouve dans les troubles cérébraux qui amènent dans leur zone d'influence la sphère psychique, de même un certain degré

d'excitation peut se traduire par une exaspération momentanée de l'intelligence.

A ce point de vue il apparaît que Dostoïevsky fut l'un des écrivains sur qui la névrose eut la plus forte action. Comme dans le cas de Nutzsche la souffrance fut le grand libérateur de l'esprit.

Si elle fut, en un sens, funeste, mettant obstacle au cours normal de la pensée, diminuant sa production littéraire et ses qualités d'expression, elle a d'autre part servi son inspiration. Il lui doit une part de son originalité et de son merveilleux. Grâce à elle il a pu peindre exactement non seulement les épileptiques mais d'autres malades de l'esprit. Son analyse psychologique s'en est ressentie également.

Il a montré comment les tendances inconscientes s'infiltrèrent au travers des idées, se réunissent comme pour former une nappe dont le niveau s'élève peu à peu. L'esprit tout entier est bientôt mystérieusement imprégné. L'énergie accumulée force un jour les résistances qui la maintenaient et l'intelligence trop tard se réveille impuissante.

L'intérêt que le romancier a pris à ces phénomènes a été déterminé en partie par les divers états d'esprit dus à la même cause : l'épilepsie.

Le mal sacré n'a pas tué l'art chez lui. Il s'en est, au contraire, aidé pour étendre les limites de cet art et compléter son talent.

Lorsqu'André Suarès déclare à propos de Dostoïevsky : « Son art ne veut pas de son mal, mais il y a de son mal dans son art », il reste, d'après nous, en deçà de la vérité. L'art de Dostoïevsky est dû en partie à l'épilepsie qui lui

a ouvert une porte que la raison gardait close. En la franchissant il a découvert une vaste région inexplorée. Son génie est parvenue à en percer l'énigme et à nous en rendre l'obscurité transparente.

Conclusions

1° Dostoïevsky était épileptique. Il présentait

- a) des accès caractérisés par
 - une aura intellectuelle ;
 - une crise convulsive avec perte de conscience
 - et amnésie consécutive.

- b) des altérations du caractère avec
 - périodes de dépression ;
 - réactions impulsives passagères ;
 - humeur inégale et irritable ;
 - affaiblissement de la mémoire ;
 - ténacité remarquable.

2° Dans ses romans Dostoïevsky a mis en scène plusieurs épileptiques qui offrent :

- a) Les caractères de sa propre maladie ;
- b) Des troubles différents qui montrent qu'il a étudié d'autres comitiaux.

Il a, en outre, attribué à des individus normaux ou atteints de maladies diverses des réactions habituelles chez les épileptiques.

3° La névrose, tout en rendant pénible l'exécution de l'œuvre, a dirigé l'attention de l'auteur vers l'étude des phénomènes psychiques, l'a aidé à en faire l'analyse et par là contribué à son originalité.

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
Etienne MARTIN.

Vu :
LE DOYEN,
Jean LÉPINE.

Vu et permis d'imprimer :
LYON, le 15 novembre 1924.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
J. CAVALIER.

Bibliographie

I. — ŒUVRES DE DOSTOÏEVSKY.

Plon, éditeurs.

1. *Le crime et le châtimeut*. — Trad. Victor Derély.
2. *Humiliés et offensés*. — Trad. Ed. Humbert.
3. *Les Possédés* (Bési). — Trad. V. Derély.
4. *Souvenirs de la Maison des morts*. — Trad. M. Neyroud.
5. *L'Idiot*. — Trad. V. Derély.
6. *Les Pauvres Gens*. — Trad. V. Derély.
7. *L'éternel mari*. — Trad. M. Halperine-Kaminsky.
8. *La confession de Stravoguine*. — Trad. E. Halperine-Kaminsky.
9. *Krotkaïa*. — Trad. Halperine-Kaminsky.
10. *Le Joueur et les nuits blanches*. — Trad. Halperine-Kaminsky.
11. *Le Rêve de l'Oncle*. — Trad. Halperine-Kaminsky.
12. *L'Esprit souterrain*. — Trad. Halperine et Morice.
13. *Celle d'un autre*. — Trad. Halperine-Kaminsky.
14. *Journal d'un écrivain*. — Souvorine.
15. *Carnet d'un Inconnu*. — Trad. Halperine.
16. *Les frères Karamazoff*. — Trad. H. Mongault, Bossard, éd. 1923.
17. *Âme d'enfant*. — Trad. Halperine-Kaminsky. — Flammarion.

18. *Les Précoces*. — Trad. Halperine-Kaminsky. — Flammarion, éd.
19. *Nietotchka Nezvanova*. — Bossard, éd.

II. — ETUDES CRITIQUES.

21. BAJENOFF (D^r N.). — Guy de Mapassant et Dostoïevsky in *Archives d'Anthropologie criminelle* de Laccassagne. Tome 19, 1904.
22. BARINE (Arvède). — Un grand écrivain : Dostoïevsky, in *Revue Bleue*, du 27 déc. 1890.
23. DOSTOÏEVSKY (Aimée). — Dostoïevsky geschildert von seine Tochter. Eugen Rentsch, Zurich, 1920.
24. CABANÈS (D^r). — Epilepsie et génie : Dostoïevsky in *Revue Mondiale*, du 1^{er} août 1922.
26. GILLET (Louis). — Dostoïevsky peint par sa fille in *Revue des Deux mondes*, du 15 déc. 1920.
27. GIDE (André). — L'âme de Dostoïevsky. Bossard, 1924.
- HENNEQUIN (E.). — Ecrivains francisés. Perrin, 1889.
28. LOYGUE (D^r P. G.). — Etude médico-psychologique sur Dostoïevsky. *Thèse médecine*, Lyon, 1912.
29. KONI. — Dostoïevski criminaliste. St-Pétesbourg, 1908.
30. MEREJKOWSKY (D^r). — Tolstoï et Dostoïevsky ; la personne, l'œuvre. Paris, 1903.
31. MEREJKOWSKY. — L'âme de Dostoïevsky. Trad. J. Chazeville. Bossard, éditeur.
32. MICHAÏLOVSKY. — Dostoïevsky, un talent cruel.
33. PERSKY (Serge). — La vie et l'œuvre de Dostoïevsky.
34. SUARÈS (André). — Dostoïevsky in *Nouvelle Revue Française*.
35. SEGALOFF (D^r). — Die Krankheit Dostojevskys. Munich,
36. TSCHISCH (D^r Vladimir). — Dostoïevsky psychologue. Moscou, 1885.

37. TSCHISCH (D^r Vladimir). — Les types criminels d'après Dostoïevsky (Compte rendu de la 5^e session au Congrès International d'Anthropologie criminelle. Amsterdam, 1901.
38. WYZEWA (Th. de). — Ecrivains étrangers. P. Perrin.
39. ZELINSKY. — Commentaire historique et critique de l'œuvre de Dostoïevsky. Moscou, 1885.
40. *Les lectures de Dostoïevsky*, in *Mercure de France*, du 1^{er} déc. 1923.
41. *Etudes anglaises de Murray et de Lloyd*.

III. — DIVERS.

42. BALLET (Gilbert). — *Traité de pathologie mentale*. Doin, 1903.
43. CULLERRE. — Les frontières de la folie. Baillière, 1888.
44. CLAUDE (H.). — Maladies du système nerveux. Baillière, 1922.
45. DIDE et GUIRAUD. — Psychiatrie.
46. DELMAS et BOLL (Marcel). — La personnalité humaine. Flammarion, éditeur.
47. FÉRÉ. — Les épilepsies et les épileptiques. Alcan.
48. GRASSET. — Demi-fous et demi-responsables. Alcan, 1907.
49. FALRET (J.). — Petit et grand mal épileptique.
50. HUGHLINGS (JACKSON). — On a particular variety of epilepsy (Intellectual aura). Brain, vol. XI, 1888.
51. KRETSCHMER. — La psychopathologie dans ses rapports avec le génie et la personnalité créatrice. Berlin, Conférence, juin 1923.
52. LOMBROSO. — L'homme de génie. Alcan, 1899.
53. LELUT. — Le génie, la raison et la folie. Le démon de Socrate. Paris, 1885.
54. MANTEGAZZA. — De la névrose des grands hommes.
55. MAGNAN. — Leçons cliniques sur les maladies mentales.
56. MAUDSLEY (H.). — Le crime et la folie. Paris, 1874.

57. MEREDITH (CLYMER). — The legitimate influence of epilepsy upon responsibility. *Med. Leg. Society*. New-York, 1^{re} série, 3^e vol.
58. NORDAU (Max). — Dégénérescence. Alcan, Paris, 1894.
— Psychopathologie du génie et du talent. Alcan, Paris, 1898.
59. KRAFFT-EBING. — Traité de psychiâtrie.
60. PITRES et RÉGIS. — Obsessions et impulsions. Doin, Paris, 1902.
61. REGNARD (D^r A.). — Réfutation d'un paradoxe. *Annales médico-psychologiques*, 1898-1899.
62. TOULOUSE (D^r E.). — Psychiâtrie. Maloine, Paris, 1921.
63. — Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névrose. Paris, *Société d'édition scientifique*, 1896.
64. BARBIER. — Etude médico-psychologique sur Gérard de Nerval. Lyon, *Thèses méd.*, 1907.
65. DUBUJADOUX (G.). — Les lettres françaises et l'inconscient in *Mercur de France*, 1^{er} févr. 1924.
66. HOLLIER. — La peur dans l'œuvre de Maupassant. *Thèse Lyon*, 1912.
67. LEROY-BEAULIEU (A.). — L'empire des Tzars et les russes. Paris, 1890.
68. LAUVRIÈRE. — Un génie morbide : Edgar Poé. *Th. Litt.*, Paris, 1904. Alcan.
69. MELCHIOR DE VOGUË. — Le roman russe.
70. METCHIEFF. — Le pathologique chez Gogol. *Société de psychologie normale et pathologique*, Paris, 1901.
71. KOWALEWSKY (Sophie). — Souvenirs d'enfance. Paris, 1907.
72. RIBOT. — Les maladies de la volonté.
73. — Les maladies de la personnalité.
74. SÉGALEN. — L'observation médicale chez les écrivains naturalistes. *Th. Bordeaux*, 1901-1902.
75. SIRANNICK (Ivan). — La pensée russe contemporaine. 1903.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION	11
PREMIÈRE PARTIE : L'épilepsie de Dostoïevsky	21
DEUXIÈME PARTIE : Les épileptiques dans l'œuvre	31
TROISIÈME PARTIE : L'influence de l'épilepsie sur l'œuvre du romancier	55
QUATRIÈME PARTIE	69
CONCLUSIONS	73
BIBLIOGRAPHIE	75



